ÇA MEUHR'PRÉSENTE

VOL. 29 NO. 05
MARS 2016



L'Orignal déchaîné

Fondé en 1987

Conférence Laurent Larouche
PAGE 7

Assemblée Simulée des Nations-Unies
PAGE 8

Mois de la francophonie 2016
ensemble
L'Amérique francophone

Edouard Landry: *Pomme Plastique II*
PAGES 2 ET 3

UNE NOUVELLE POLITIQUE DES CLUBS QUI FAIT FUREUR PAGE 3

ÉQUIPE DÉCHAÎNÉE
2015-2016



Rédacteur en chef
Bienvenu Senga

Éditrice adjointe
Sophia Bagaoui

Correction
Bienvenu Senga

Mise en page
Bienvenu Senga

Contributeurs et contributrices
Drew Bursey
Amélie Cyr
Edréa Fechner
Zacharie Groulx
Malik Jamal
Chanel Pfahl
Raphaël Robitaille
Patrick Vaillancourt
Nicholas Zannier

L'Orignal déchaîné, constitué en personne morale le 23 octobre 2006, est le journal étudiant en français de l'Université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux et celles qui veulent s'adresser à la communauté laurentienne en français. L'Orignal déchaîné tire 1 000 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un ordinateur Macintosh G5 et est imprimé chez Journal Printing. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'Université Laurentienne, à divers points de distribution en ville, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonné(es. Les changements d'adre s se et le s dema n de s d'abonnement ainsi que tout exemplaire non distribué doivent se faire envoyer à l'adresse ci-dessous.

La responsabilité des opinions émises ainsi que la féminisation appartiennent à l'auteur de l'article. L'édition générale ainsi que le choix des titres et soustitres sont réservés au Comité de rédaction. Les textes et les illustrations publiés dans L'Orignal déchaîné peuvent être reproduits avec mention obligatoire de la source. Faites-nous pa r venir voscomment aires et suggestions aux coordonnées ci-bas.

La présente édition est la dernière de l'année 2015-2016. Nous vous souhaitons de passer de belles vacances d'été. On se retrouve en septembre 2016. Les déchaînés attendent ta collaboration !

304 Centre étudiant Université Laurentienne
Sudbury ON P3E 2C6
Téléphone : 705.675.4813
Télécopieur : 705.675.4876
Courriel : lorignal@laurentienne.ca

Edouard Landry lance *Pomme Plastique II*

Le nouvel album d'Edouard Landry, *Pomme Plastique II*, sera lancé au Red Fang Tavern le 23 mars 2016. Edouard Landry sera aussi à La Nuit sur l'étang le 2 avril prochain. *L'Orignal déchaîné* s'est entretenu avec Edouard pour en savoir plus sur lui et sur son deuxième album

OD : C'est qui Ed Landry? C'est qui l'homme derière le musicien? Que fais-tu dans la vie?

EL : Je suis urbaniste, j'travaille avec la ville du Grand Sudbury. Je suis géographe mais plutôt urbaniste. J'tun gars de famille. La famille est très importante pour moi. J'suis fasciné par l'histoire, j'suis fasciné par l'histoire des villes. Pis j't'un gars de Sudbury. J't'un gars natif d'Azilda issu d'une famille de plein de musiciens

OD : Pourquoi avoir choisi une carrière comme urbaniste avant d'être musicien?

EL : J'étais dans des bands quand j'étais ado, notamment Konflit Dramatik. Des fois, c'était quatre ou cinq bands en même temps. On oeuvrait, on faisait des tournées partout en Ontario. Pis là ça s'est adonné que j'suis devenu père de famille. Donc à ce moment-là il faut prendre un recul. J'me suis dit okay, qu'est-ce que je dois faire pour supporter ma famille? Qu'est-ce que je dois faire pour devenir adulte on va dire? Alors, j'ai choisi d'aller en mathématique à la Laurentienne. J'ai fait une demande à la Laurentienne puis à Glendon, pis à Ottawa j'pense. À une couple de places qui avaient des programmes en français pour les mathématiques. Donc j'ai commencé là-dedans, j'voulais devenir prof de mathématiques. J'avais regardé à mon bulletin dans le temps pis c'est ça, j'avais du pif pour les maths. Pis là finalement, après la deuxième année, je me suis dit que j'aime vraiment pas ça. En fait j'aimais ça, mais je prenais des cours au choix en urbanisme pis j'me disais que ça me parlait beaucoup plus directement. Tsé tu peux marcher sur la rue pis regarder aux villages, à l'architecture. Je me suis dit que j'devrais faire ça. À cause que j'étais en mathématiques/arts, j'ai pu faire le switch sans perdre d'années. Mes cours de mathématiques sont devenus mes cours au choix. Pis vu que les cours de géographie que j'aimais le plus c'était les cours d'urbanisme, bein j'ai juste continué là-dedans. J'ai fait une maîtrise, j't'allé à Montréal faire ça. Pis c'est là qu`on a trouvé notre deuxième ti-bonhomme Simon. Donc Mathieu, et ensuite là Simon. C'était vraiment école ensuite famille, et travail. À Montréal j'ai pu écrire mon premier EP en 2003 que j'ai jamais rien fait avec. C'est seulement en 2014 que j'ai fait un soft launch. Toujours dans des projets musicaux et c'est seulement un jour et j'ai décidé de prendre plus de place. Plus de place dans ma vie pour faire un album qui est devenu *Pomme Plastique*.

OD : Tu as fait ton premier album avec Mathieu ton fils, qui est ton batteur sur scène. C'est comment travailler en musique avec ton fils, c'est quoi les défis, c'est quoi les inconvénients?

EL : (Rires) Bein les premières fois qu'il est monté sur scène, c'était juste une fierté vraiment difficile à exprimer. Vraiment une très grande fierté de le voir oeuvrer là-dedans et me suivre un peu. Maintenant il fait son propre cheminement. De le voir en studio en premier c'était tellement un honneur et puis une fierté de l'avoir là pis d'être capable de voir son évolution là-dedans, son cheminement. Pis là c'est tout à fait naturel qu'il soit là dans le band, pis il fait partie de plein de projets en même temps.

OD : Lui aussi il fait quatre-cinq bands en même temps?

EL : Oui exactement, lui est rendu là. Les défis c'est mixer business et famille. Je sais pas comment le dire. Des fois faut dire, okay cette fois ce sera pas toi ce sera un autre, pis des fois ce sera juste moi. Mais il comprend très bien. Surtout pour le deuxième album ça a pas toute été lui, c'était plutôt Shawn sur les drums. C'était plus difficile parce-que c'était mon fils tsé là. Dans un autre cas, si tu as un guitariste ou un bassiste, c'est plus facile de lui dire okay on a pas besoin de toi pour ce projet là mais quand c'est la famille c'est un peu plus difficile.

OD : Ton premier album *Pomme Plastique* a une inspiration très New-York. Est-ce que ton deuxième album a une inspiration centrale similaire?

EL : Oui, bein pourquoi pas continué là-dessus? Alors cette fois-ci, ce fut Chicago vraiment. La pochette, c'est Chicago.

OD : Est-ce que t'es déjà allé à Chicago? Est-ce que t'as des chansons appelées Chicago?

EL : Oui! Et je n'avais pas de chansons intitulées Chicago, mais j'ai une chanson qui s'appelle vers Chicago pis ça parle d'un voyage de baseball que moi pis lui on a pris. On a fait toute sorte de villes pis le message c'est pas où on va mais avec qui on va. Puis Lynne (épouse d'Ed) et Simon nous ont rejoint à Chicago.

(suite à la page 3)

Édouard Landry lance *Pomme Plastique II* (suite)

OD : Donc il y a une partie un peu autobiographique dans ton album?

EL : Oui, j'écris surtout en «je» dans mes chansons. C'est très souvent biographique généralisé. Et puis aussi des chansons de pure fiction que j'invente.

OD : Cette fois-ci ton album a été réalisé par Shawn Sasyniuk, c'était comment travailler avec lui? Comment est-ce que ça a changé votre dynamique de travail?

EL : Ça n'a pas beaucoup changé le style de travail, sauf que je dirais qu'il y a plus de contrastes, plus de couleurs, plus de reliefs. Je devais avoir de la confiance dans ce processus-là. Par exemple il y a des musiciens qui sont venus chez lui pour enregistrer des morceaux et c'est vraiment lui qui gérait ça. Très généreux avec ses idées, mais très généreux aussi dans son écoute. J'ai beaucoup aimé travailler avec un réalisateur, ça m'enlève de la pression, c'est d'autres oreilles aussi.

OD : Est-ce que vous avez rajouté beaucoup d'instruments sur votre album?

EL : Oui, on a rajouté du violon, du violoncelle, des synths, y'a des bongos, des congas, de la fretless bass, du pedal steel, y'a différentes harmonies aussi. On a fait rentrer Dayv (Poulin) qui fait des harmonies sur huit des neuf chansons.

OD : Dayv avec qui vous avez travaillé avant aussi?

EL : Oui, moi pis Dayv on se connait depuis plus de vingt ans. On a travaillé ensemble sur plusieurs projets musicaux depuis. Une belle complicité pis souvent je lui demande conseil. C'est un grand chum for sure!

Merci beaucoup Ed.

Merci à vous tous!

Raphaël Robitaille
rrobitaille@laurentienne.ca

Parmi ces morceaux de matière

Parmis ces morceaux de matière
Plongeant dans le néant
De petits codes se reproduisent
Les éléments célestes sont réunis
Dans la sphère bercée par la lumière
Et prennent conscience.

Et le processus recommence
Pour une durée indéterminée, il continuera
Te voilà plongé
Dans une illusion
Comme il doit y en avoir d'autres.

Des particules particulières
Des atomes avec une raison
Être présent et représenter
La linéalogie qui précède
Sans savoir pourquoi
Ni comment.

Réfléchir
Ne pas oublier
Apprendre
Se rappeler
Sommes-nous seuls?

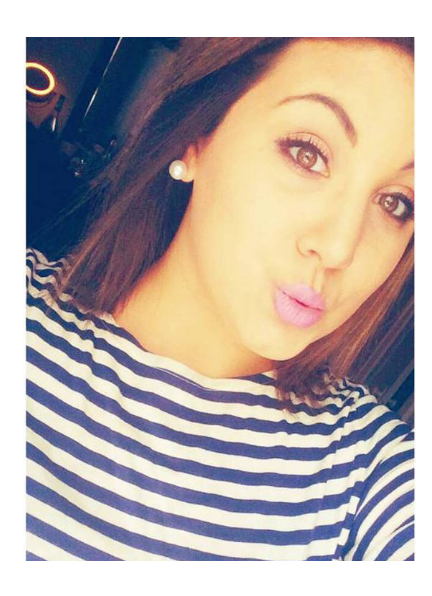
Une politique des clubs qui fait fureur

lorignal@laurentienne.ca

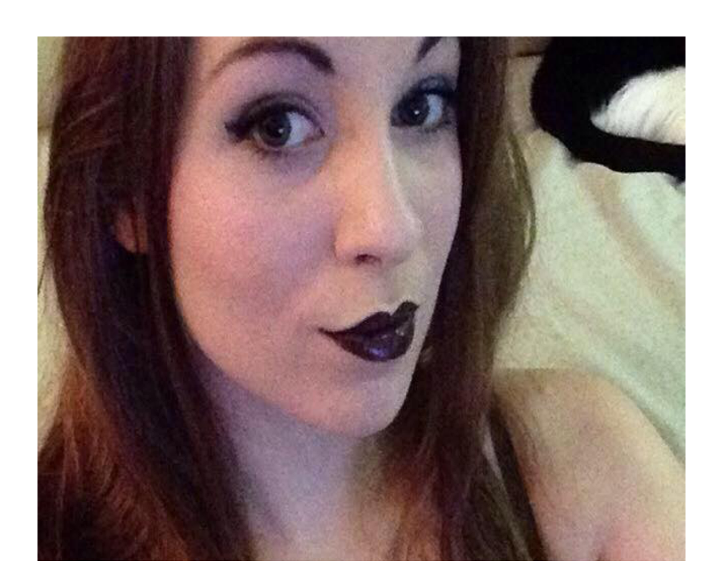
La Students' General Association (SGA) tente de mettre en place une nouvelle politique régissant les clubs qu'elle subventionne. Au cours des deux dernières semaines, certaines des dispositions de cette nouvelle politique ont fait couler beaucoup d'encre, de salive et, disons-le, de rage incontrôlée sur les médias sociaux.
En son point C.4., cette nouvelle politique stipule: **« Faculty, staff, non-SGA students and members of the community-at-large may be recognized as club members so long as they do not benefit directly from the funding provided by the SGA. These members may not hold executive positions and may be restricted in participating in certain events as determined by the SGA. These members will also not count toward the minimum membership level of 10.»**
En d'autres mots (l'association «bilingue» n'a pas encore procédé à la traduction en français de cette politique), les membres des associations étudiantes autres que la SGA, ceux de l'AEF en l'occurrence, ne pourraient en aucun cas faire partie des comités exécutifs des clubs, au cas où cette politique serait adoptée. Les réactions fusent de toutes parts au sein de la communauté étudiante. «C'est une politique discriminatoire. La diversité ne fait qu'enrichir la communauté. L'exclusion des francophones de l'AEF force les etudiants à choisir entre leur identité culturelle, et être des membres actifs dans leur communauté étudiante», affirme Rose McConville, étudiante en biologie biomédicale et membre de l'AEF.
Alex Tétreault, président de l'AEF, fait part de sa déception: «Il est important d'affirmer que la SGA, en tant qu'association indépendante, a entièrement le droit d'agir comme elle l'entend. Par contre, il est décevant de voir que certains membres de leur conseil exécutf ont voulu mettre en place cette nouvelle politique sans consulter les autres associations étudiantes et particulièrement l'AEF, étant donné qu'elle affecterait nos membres surtout». M. Tétreault affirme qu'il avait pourtant suggéré à maintes reprises à la SGA d'établir une formule selon laquelle les membres de l'AEF pourraient participer pleinement aux activités des clubs moyennant une subvention de la part de l'AEF. «Nous voulons nous assurer que nos membres puissent avoir accès à des opportunités de leadership au sein de ces clubs, sans qu'ils aient besoin de renoncer à leur identité en tant que francophones et de se joindre à une association qui prétend être bilingue dans le seul but de pouvoir gérer un club», dit M. Tétreault.
Certaines dispositions de la nouvelle politique se sont également heurtées au désaccord de la part de plusieurs étudiants membres de la SGA. «Je suis content de voir qu'une grande partie de leurs membres critiquent ouvertement cette politique en mettant en évidence les failles qui existent au sein de la structure administrative dans le but de les rectifier», poursuit M. Tétreault.
Si elle est adoptée, cette politique qui, clairement, ne priorise pas les intérêts de la communuauté étudiante dans son ensemble, ne contribuerait qu'à créer plus de tensions entre les associations étudiantes à un moment où leur union est plus que vitale.
N.B: les responsables de la SGA ont refusé de s'exprimer sur ce sujet.

Le nouveau conseil d'administration de l'AEF

Les éléctions du nouveau conseil d'administration de l'AEF ont eu lieu les 9 et 10 mars 2016. Mia Bourque a été élue au poste de présidente, Gabriel Grenier au poste de vice-président politique et Jessica Findlay au poste de vice-présidente socioculturelle et des services. Le trio sera à la tête de l'AEF durant l'année académique 2016-2017.







Bonjour! Je m'appelle **Mia Bourque** et j'ai été élue comme présidente de l'AEF pour l'année 2016-2017. J'ai très hâte de commencer mon mandat comme présidente. L'année prochaine, je serai étudiante en 4e année ici à la Laurentienne. Je suis inscrite au programme d' études autochtones et je fais aussi une mineure en théâtre en français. Je compte prendre une charge de cours réduite l'année prochaine pour me permettre de mieux vous représenter. Avec les projets de modernisation du campus, ce sera une année assez exigeante en raison du déménagement de nos locaux, MAIS je m'engage à tout faire pour être aussi visible que possible malgré l'emplacement de notre bureau temporaire . Nous avons reçu de belles promesses des gouvernements provincial ET fédéral, donc il sera important de continuer a mettre la pression sur eux pour s'assurer que ces promesses soient gardées. N'hésitez pas à venir nous voir à au local ER 211 (résidence Est) ou au JND 109 (derrière le Starbucks) pour nous poser des questions , nous faire part de vos inquiétudes ou pour tout simplement nous saluer. Bonne chance avec vos travaux et vos examens!!!!!

Bonjour! Mon nom est **Gabriel Grenier**. Voilà déjà plus d'un an que je suis impliqué au niveau politique de l'Université Laurentienne. Pendant la dernière année scolaire, j'ai occupé le poste de sénateur universitaire pour l'AEF, ce qui m'a permis de rencontrer plusieurs personnes importantes au sein de la communauté universitaire et de bien comprendre le fonctionnement d'une université de si haut calibre. Mais j'ai aussi su défendre les intérêts des étudiants francophones (et des étudiants en général) lors de rencontres du sénat et de comités.

En tant que vice-président politique de l'AEF, j'ai comme but de prendre une approche diplomatique dans tout ce que j'entreprendrai afin de tisser de meilleurs liens avec les autres organismes politiques qui nous entourent. Je compte ouvrir les voies de communication entre l'AEF et la SGA afin de pouvoir offrir aux étudiants une représentation politique dont ils peuvent être fiers. En plus, je m'engage à construire des ponts entre l'AEF – une des seules associations étudiantes de langue française en milieu minoritaire – et le RÉFO, un regroupement d'étudiants franco-ontariens. Je compte aussi continuer mon travail au sénat de l'université afin d'assurer une représentation étudiante adéquate.

Bonjour, mon nom est **Jessica Findlay** et je suis très heureuse d'être votre nouvelle Vice Présidente Socioculturelle et des services. Un énorme travail m'attend. Je termine actuellement ma deuxième année dans le programme de Théâtre ainsi que le programme d'Études Françaises. Je suis la présidente du Centre de Fierté Laurentienne (Pride@LU/Fierté@L'UL) ainsi que la représentante francophone au sein de l'Association d'Étudiants en Théâtre (STA). Comme Vice-Présidente socioculturelle et des services, je m'engage à vous offrir une multitude d'activités, ce qui inclut mais n'est pas limité aux activités de début d'année : des concerts en français, des jeux d'improvisations, des sorties au Théâtre du Nouvel-Ontario, et autres! Je suis très ouverte à vos idées et à vos besoins et je vais travailler très fort pour réaliser vos vœux. La langue française me tient beaucoup à cœur et je crois que mes passions et mon enthousiasme m'aideront dans mon poste pour vous offrir les meilleurs services francophones possibles. Je veux vous aider à créer des souvenirs incroyables dans notre belle université bilingue. Je suis très fière d'être franco-ontarienne et je tiens à partager ma fierté francophone avec vous.



Amélie Cyr
acyr2@laurentienne.ca

Documenter la vie des nouveaux arrivants: un abus des relations publiques?

Depuis quelques mois, les médias sont saturés en nouvelles, en photos et en vidéos concernant les réfugiés syriens arrivés au Canada. Que ce soit sur les médias sociaux, les nouvelles à l'écran ou à la radio, on parle sans cesse de ces nouveaux arrivants au pays. Les médias semblent négliger les informations au sujet du processus d'immigration. Ils mettent toute leur attention sur les familles syriennes dans leur quotidien. La surexposition du quotidien nouveaux habitants est priorisée, ce qui cause un manque de diversité dans les nouvelles.

Cette surexposition des arrivants risque d'amener les citoyens à oublier ou à ignorer l'origine de la crise en Syrie puisqu'on en parle très peu dans les médias. Avec l'attention médiatique dirigée constamment sur les réfugiés syriens, les médias omettent des nouvelles plus pertinentes et essentielles qui auraient permis au public d'avoir une meilleure compréhension et perspective de la situation mondiale. Le public doit prendre en considération que de nombreux facteurs incitent les médias à concentrer leur attention sur les nouveaux arrivants au pays.

Les réfugiés arrivés au Canada sont maintenant traités comme des célébrités. Ils deviennent des vedettes qui se retrouvent souvent suivies par des reporters, des journalistes et des caméras. La couverture médiatique de leur vie au Canada est documentée autant par les médias francophones que par les médias anglophones, les médias sociaux, la radio et la télévision. On retrouve des centaines de vidéos et de photos qui circulent en ligne depuis le moment où les réfugiés ont été officiellement accueillis au pays jusqu'à aujourd'hui. Mais toute cette attention est-elle réellement justifiée ?

Les nouvelles concernant les réfugiés syriens au Canada ne sont plus vraiment des nouvelles. L'utilisation actuelle des médias devient un outil promotionnel pour le pays plutôt qu'un médium pour transmettre de l'information. Les messages à propos du quotidien des nouveaux arrivants, comme des vidéos d'enfants syriens qui glissent dans la neige pour la première fois ou encore une famille de Syriens qui visitent un restaurant Tim Hortons, perdent leur valeur journalistique et deviennent plutôt des messages qui mettent en valeur l'initiative du gouvernement canadien. Les photos, les vidéos et les articles manquent d'éléments informatifs; ce sont plutôt des messages propagés en grande quantité qui semblent tirés directement d'une stratégie de relations publiques.

Ces messages promotionnels, qui s'apparentent à une forme de propagande, viennent en quelque sorte justifier à la population canadienne et mondiale le succès du processus d'accueil. Mais est-ce la vraie raison ? Quelle est la justification derrière l'abus des relations publiques ? Est-ce une stratégie pour renforcer l'appartenance et la fierté canadienne en démontrant au grand public les accomplissements de leur pays ? Jusqu'à quel point les médias persisteront-ils pour couvrir et documenter les moments de la vie privée des nouveaux arrivants ? En somme, cette couverture médiatique persistante des nouveaux arrivants syriens ressemble de plus en plus à une stratégie tirée directement des relations publiques plutôt que de simplement rapporter les nouvelles aux citoyens.



Zacharie Groulx
zgroulx@laurentienne.ca

L'importance de parler notre français régional

Vous courez les rues d'Ottawa, la merveilleuse capitale du grand pays qu'est le Canada, et vous vous promenez avec confiance et ardeur puisque vous parlez les deux langues officielles du pays. Vous savez que vous pouvez communiquer avec presque qui que ce soit qui vous adresserait la paorle. Par contre, l'air perdu de l'Ottavien du marché (le gentilé d'Ottawa), suite à votre « Allô, ch'ticitte pour acheter dé pommes pis du chicken pour'l'souper'asoir », vous a fait remettre en question la qualité de votre langue maternelle. Cette histoire vous semble familière? C'est, en fait, une situation de plus en plus commune. Est-ce vrai que la qualité de la langue utilisée ci-haut n'est pas la meilleure? Il faut tristement admettre que oui. Par contre, ce fait n'enlève aucunement la richesse culturelle ou l'utilité de cette langue et c'est ce qui peut être considéré comme le plus important aspect d'une langue. Oui, il est essentiel de savoir parler un français standard pour communiquer clairement avec ceux qui ne viennent pas de la même région, mais il ne faut guère avoir honte du français qui est le nôtre.

Ce français standard est utile, mais nous aurons toujours notre accent, alors nous devrions en être fiers. L'accent de la région ne devrait pas être accusé d'être un accent anglais, puisque certains qui ont le français comme langue maternelle et dominante ont cet accent aussi. Notre français régional a une histoire riche et unique cachée sous nos montagnes d'anglicismes et nos erreurs de syntaxes en abondance. Ici, il fallait apprendre à se débrouiller en anglais, comme en français, ce qui a complètement changé notre façon d'approcher les deux langues.

Le français, ici, a évolué pour nous permettre de passer plus facilement d'une langue à l'autre au besoin. Notre français s'est simplement adapté à la situation bilingue pour notre bien-être et il ne faudrait surtout pas l'insulter et la mettre de côté suite à un tel courage. Dans mon cas, c'est l'anglais qui domine et je dois activement pratiquer mon français. En fait, c'est très possible que même cet article contienne des phrases rédigées avec une tournure anglaise, même si je vais me relire encore et encore. Eh bien, j'accepte que l'anglais soit ma langue dominante, mais je me considère quand même comme bilingue, évidemment. Ici, la langue est un concept fluide et nous pouvons facilement changer entre l'anglais et le français en pleine conversation. Il y a même plusieurs individus aujourd'hui qui ont un accent français en anglais et vice versa. Ça, ce sont des gens véritablement dignes de l'étiquette « bilingue ».

En outre, le français standard est certainement important au sein de la langue écrite, mais c'est la nature de la langue orale d'évoluer et de s'adapter et nous devrions accepter ces évolutions au lieu de tenter de faire l'impossible et changer l'histoire. Lorsque nous communiquons avec des gens hors de notre zone géographique, il est mieux de standardiser notre langue, mais parler d'la façon qu'yé le plus naturel pour nous autres quand on é dans notte zone géographique pis qu'on parle aink' 'ak nos friends ou nos collègues, c'est absolument approprié.

Acfas-Sudbury présente

Systèmes d'évaluation des universités...



23ème journée des

Sciences et Savoirs

Vendredi 01 avril 2016
8 h 30 à 17 h 30
Université Laurentienne
Édifice Parker

Matin : communications orales
Midi : assemblée générale annuelle
13 h 00 : conférence principale
Après-midi : concours « Ma thèse en 180 secondes ».



Conférencier principal invité :
Professeur Abdelali Kaaouachi
Université de Oujda, Maroc

Le classement des universités : les limites et les avantages

Prix de 5000 $ pour les meilleures communications étudiantes (Baccalauréat-Études supérieures)

Bourse de la Doyenne de la Faculté des Arts	1 000 $
Bourse du Doyen de la Faculté de santé et de la Faculté d'éducation	1 000 $
Bourse du Doyen de la Faculté des études supérieures	1 000 $
Bourse du Doyen de la Faculté des sciences, de génie et d'architecture	1 000 $
Bourse du Doyen de la Faculté de gestion	1 000 $

Prix de 1000 $ pour le concours « Ma thèse en 180 secondes ».

Vendredi 01 avril 2016
13 h 00
Salon des Gouverneurs
11e étage - Édifice Parker
Université Laurentienne

Soutien logistique et financier : Bureau des affaires francophones (BAF), Décanats, Université Laurentienne. ACFAS-National, Montréal

Renseignements :
acfas-sudbury@laurentienne.ca





Gouvernement étudiant de l'École des Sciences de l'Éducation
et
Carole Bennett, Professeure, École des sciences de l'Éducation

Le succès de la réalisation d'un café chantant

Le jeudi 10 mars 2016, les étudiantes et étudiants de l'École des sciences de l'éducation ont organisé une soirée de découverte de talents à destination du grand public au Salon des anciens de l'Université Laurentienne.

Lors de cet évènement, les futurs maîtres ont présenté leurs œuvres d'art et ont exécuté des prestations musicales avec d'autres artistes franco-ontariens. Le tout s'est déroulé dans une ambiance amicale et chaleureuse par la présence d'un cabaret et de nombreuses animations. Nous avons accueilli environ 80 personnes de la communauté universitaire et du grand public.

Ce projet, conçu dans le cadre du cours d'art, vise à développer chez les futurs professionnels de l'enseignement une meilleure compréhension de la créativité omniprésente dans les arts. La créativité est une des composantes essentielles au développement cognitif, affectif et comportemental de l'élève. La réalisation de ce projet a permis aux étudiants et aux étudiantes :

- de découvrir la dimension de la créativité dans différents domaines d'études, traiter de l'importance de favoriser le développement créatif et authentique de la personnalité,
- de développer le sentiment d'appartenance à la culture franco-ontarienne en réalisant des tâches signifiantes basées sur la réussite,
- d'identifier la créativité comme composante essentielle au développement humain.





Une douzaine de pièces musicales ont été présentées par les étudiants de l'École des sciences de l'éducation. Ces numéros mettaient en évidence le grand talent – parfois caché – que l'on retrouve chez tous les élèves dans toutes les salles de classe. L'événement a donc servi de tremplin pour permettre une valorisation de ce talent auprès d'un auditoire plus large. À la réussite de cette merveilleuse soirée, le futur enseignant vient à comprendre l'importance de la créativité dans le cheminement de l'élève, par le biais de réalisations d'activités significatives. De plus, elle ou il constate qu'il faut offrir à l'élève la possibilité de présenter le fruit de ses réussites par le biais d'un événement spécial comme ce café chantant.
Ce projet a été un tel succès que nous espérons poursuivre la formule dans les prochaines années.

Contrôler les feux de forêt: aperçu du métier de pompier



Drew Bursey

abursey@laurentienne.ca

Les deux derniers étés, j'ai travaillé pour le compte du Ministère des Richesses Naturelles et des Forêts de l'Ontario (MRNF) comme garde-feu (pompier de feux de forêt) à la base ontarienne de Fort Frances (environ 3 h 30 de Thunder Bay). Fort Frances est une petite ville d'environ 8000 habitants sur la frontière du Minnesota et à environ 100 km du Manitoba.

Fort Frances est l'une des 14 bases d'incendies du nord de l'Ontario. Les garde-feux de la MRNF protègent plus de 650 parcs et réserves de conservations, recouvrant 9.5 millions d'acres, ce qui équivaut à tout l'Ontario qui est au sud du parc Provincial Algonquin.

Les feux de forêt sont une partie très importante de la nature; certains arbres ne seraient pas capables de se reproduire naturellement sans eux. Sans les feux de forêt, les épinettes noires, par exemples, dont les pommes de pin ne s'ouvrent que lorsqu'elles sont chauffées à 50 degrés Celsius, ne se reproduiraient pas. Deux espèces de plantes (les violets de pieds d'oiseaux et le Milk Wood rose) requièrent des feux annuels pour leur survie. Le feu brûle les arbres, ce qui laisse de la place pour que les rayons du soleil rejoignent les herbes et les buissons dont certains animaux, tels que le cerf, se nourrissent. Les feux de forêt produisent aussi une terre très riche en azote, en phosphore, en magnésium, en calcium et en potassium. Peu après que le feu a terminé de brûler une surface, on peut voir des petits buissons verts et d'autres types de végétations faire surface. Lorsque je suis allé à Kenora pour aider à combattre un feu plus au Nord, j'ai trouvé quelques petits bouts de nature qui poussaient dans le sol même 5 jours après le feu.

Puisque les deux de forêts sont bons pour l'environnement, les feux du Nord, où il n'y a aucun habitant, sont laissés à bruler et sont observés par le ministère. Si le feu s'approche trop d'une ville, les garde-feu sont appelés à contrôler le feu et assurer que les habitants soient sains et saufs. Ces gardes peuvent être appelés à combattre des feux partout au Canada, tel que dans les provinces de l'Alberta, du Manitoba, où j'ai moi-même été cette dernière saison. L'Alberta a eu besoin de beaucoup d'aide, au point que les garde-feux qui sont venus aider venaient de la Colombie-Britannique, de la Nouvelle-Écosse, de l'Alberta, de l'Ontario, de la Californie, de la Nouvelle-Zélande et même de l'Australie. D'autres gardes situés à d'autres endroits en Alberta venaient du Mexique, et de l'Afrique du Sud!

Les garde-feux de l'Ontario travaillent en équipes (4 membres). Il y a un chef d'équipe, un membre sénior et deux autres membres. Nous avons deux modes de transport pour voyager entre feux et bases, nous pouvons utiliser un camion si c'est accessible au travail d'un chemin, ou un hélicoptère si ce ne l'est pas. L'équipement que nous devons utiliser est un boyau 1 ½ (même que les pompiers), et des outils de mains telles qu'une pelle. Nous utilisons ces outils pour creuser et utiliser le sol pour créer une barrière que le feu ne peut pas franchir. Nous utilisons un camion qui pompe l'eau des lacs pour arroser à une pression de plus 180psi.

Combattre les feux n'est qu'une fraction de ce que les garde-feux font. Lorsque nous ne sommes pas à un feu, nous nous entrainons et pratiquons plusieurs différents scénarios. L'an dernier, Fort Frances était dans une alerte urgente d'inondation, donc nous avons aidé. Nous aidons aussi les parcs provinciaux s'ils en ont besoin.

Être pompier est un emploi fantastique dont on peut être fier. Protéger les gens, leurs maisons et leurs propriétés est un métier noble. Je me vois bien continuer de l'exercer pour les quatre prochaines années.

Conférence Laurent Larouche

lorignal@laurentienne.ca

Au moment actuel où l'attention générale est détournée par la crise des réfugiés syriens, quelle réponse réservons-nous aux problèmes auxquels font face nos confrères autochtones au niveau local? C'est à cette question qu'on tenté de répondre les panélistes de la conférence Laurent Larouche qui s'est tenue le jeudi 10 mars 2016 à l'Université de Sudbury.

Depuis quelques temps déjà, les réfugiés syriens font la une de l'actualité internationale. La compassion qu'on démontrée plusieurs communautés ici au Canada à l'égard des réfugiés est sans égal. Toutefois, force est de constater que lorsqu'il s'agit de problèmes internes, en l'occurrence ceux qui touchent les communautés autochtones du pays, la réception n'est pas la même. Pourquoi donc en est-il ainsi?

Selon Réal Fillion, professeur au département de philosophie de l'Université de Sudbury, la notion de «citoyenneté» qui devrait normalement unir tous les Canadiens, est malheureusement incomprise. Les Canadiens se restreignent aux multiples sphères sociales de leurs vies et perdent progressivement la reconnaissance mutuelle de concitoyens.

Gary Kinsman, professeur en sociologie à l'Université Laurentienne, voit la notion de «citoyenneté» comme étant à la fois un outil d'inclusion et d'exclusion, étant donné le nombre élevé de personnes à qui on la refuse régulièrement. Pour lui, il est important de voir les problèmes des communautés autochtones et ceux des réfugiés syriens comme étant liés car ils remettent tous en question les principes du capitalisme, du colonialisme et du racisme. «Venir en aide aux réfugiés syriens et aux communautés autochtones ne devraient donc pas être deux actions exclusives» a-t-il affirmé, remettant en cause la responsabilité du Canada dans la crise syrienne.

Carol Kauppi, professeure en service social à l'Université Laurentienne et coordonnatrice du projet Pauvreté, Sans-abrisme et Migration et Michael Hankard, professeur en Études autochtones à l'Université Laurentienne sont revenus sur les liens étroits enre la pauvreté et le sans-abrisme dans la région du Grand Sudbury.

Les panélistes ont tous exprimé la nécessité de dispenser une meilleure éducation, aux nouveaux arrivants entre autres, sur l'histoire et la culture des peuples autochtones ainsi que le souhait d'une meilleure solidarité entre les peuples à l'avenir.



Les panélistes assis en cercle

Assemblée Simulée des Nations-Unies

Malik Jamal

mjamal@laurentienne.ca



J'ai eu le privilège de faire partie de la délégation de l'Université Laurentienne qui a pris part à des conférences simulées des Nations-Unies qui ont eu lieu à l'Université McGill et l'Université de Toronto. Le concept de ces conférences est de faire une simulation des conférences de l'Organisation des Nations-Unies. Cela permet d'obtenir un aperçu de la politique mondiale à travers divers sujets comme la crise des réfugiés, les objectifs du millénaire pour le développement, l'Organisation mondiale de la santé ainsi que plusieurs autres crises auxquelles le monde fait face.

Un pays est assigné à chaque participant. Ce dernier se doit alors de représenter son pays convenablement durant la conférence. Bien qu'il y ait plusieurs choses a débattre, l'objectif principal est de suivre les procédures et réglements des Nations-Unies, encourager l'adoption de résolutions et établir la documentation légale de ces resolutions avec d'autres pays afin de trouver une solution pour les sujets et enjeux discutés.

Prendre part à ces conférences simulées de l'ONU a été une expérience très intéressante. De longues heures de préparatation depuis le semestre dernier nous ont permis d'être fin prêts. Notre première conférence à l'Université Mcgill a été une révélation puisque nous faisions partie des 1 500 personnes qui sont venues de toutes les régions du monde, représentant plus de 45 universités dont certaines très prestigieuses comme Cambridge, Princeton, pour n'en citer que celles-là.

C'était une occasion inouïe d'apprentissage dans un environnement très concurrentiel. Il n'est pas facile de débattre au début puisque certains comités comptaient jusqu'à 150 personnes. N'empêche, rencontrer des gens de plusieurs milieux et cultures différents a été une expérience marquante et c'est certainement un moment que je chérirai pour le reste de ma vie.

De telles conférences nous lancent le défi de nous adapter à diverses situations en ne nous représentant pas seulement nous-mêmes comme individus mais des nations entières. Elles nous permettent aussi de comprendre l'importance de ces réunions à l'échelle mondiale, l'importance du travail des Nations-Unies et l'impact de cette organisation dans le monde. Je conseillerais à quiconque d'y prendre part au moins une fois dans son cursus universitaire, ne fut-ce que pour vivre l'expérieence inoubliable. Je souhaite aussi un bon succès à nos camarades étudiants de l'Universite Laurentienne qui seront à New York au siège des Nations-Unies pour la prochaine conférence à la fin du mois de mars.

Une année en France: défis et découvertes



Je me nomme Pascale Lavergne-Giroux et je suis actuellement dans ma 3e année d'étude dans le programme de Commerce & Administration à l'Université Laurentienne. Cette année n'est certainement pas comme les autres. J'ai la chance d'étudier à Lille, au nord de la France. Je n'aurai jamais cru faire quelque chose de pareil, mais me voici. J'ai la chance de vivre cette expérience avec mon copain, Phillipe Butler, qui est en deuxième année dans le programme de Biochimie, lui aussi à l'Université Laurentienne. Cette année est sans doute une expérience incroyable et inoubliable non seulement sur le plan académique mais aussi social et culturel.

Je fréquente l'IAE de Lille (Institution d'administration des entreprises) et le style d'enseignement diffère beaucoup de celui de la Laurentienne. J'ai onze cours ce semestre et 24 heures par cours. On a beaucoup de temps en cours pour faire nos travaux et les examens finaux valent parfois 100% de la note finale .

Ce n'était vraiment pas facile de m'habituer à vivre si loin de ma famille mais j'ai appris comment me débrouiller et à être autonome. Je rencontre tellement de différents types de personnes, chacune ayant sa propre histoire, culture et perception de la vie. Je n'ai vraiment aucun regret d'avoir choisi de vivre en France pour l'année et je le suggère fortement à ceux qui ont cette opportunité.

Recherche scientifique à la Laurentienne



Nicholas Zannier
nzannier@laurentienne.ca



Dr François Caron (photo: Nicholas Zannier)

Dr Caron a obtenu son baccalauréat en chimie à l'Université du Québec à Chicoutimi et sa maitrise en sciences de l'eau à l'Institut National de la Recherche Scientifique, une branche de l'Université du Québec. Il a continué ses études afin d'obtenir un doctorat en géochimie à l'Université McMaster. Il a été chercheur en charge de projets à Énergie atomique du Canada Ltd., où il a pu oeuvrer en chimie environnementale, en gestion des déchets nucléaires, en chimie nucléaire, et en diminution des émissions. Par la suite, il a obtenu un poste à l'Université Laurentienne comme professeur et chercheur.

Comme professeur, Dr Caron est actif dans l'administration, ainsi que du côté d'enseignement. Il a occupé le poste de vice-doyen de la Faculté de Sciences et Génie, et était le professeur en charge des programmes de sciences libérales. De plus, il a été l'un des principaux contributeurs au programme de sciences environnementales. Il tente également de diversifier les domaines offerts comme cours de la laurentienne. C'est-à-dire qu'il développe des cours n'ayant jamais été offerts à la laurentienne tels que la chimie aquatique et la chimie nucléaire.

Sa recherche porte sur la gestion des déchets provenant des centrales nucléaires, principalement le carbone-14 et le césium. Ceux-ci sont des contaminants environnementaux importants résultants de réacteurs commerciaux et d'activités de centres de recherche. De plus, il cherche à établir les bases scientifiques qui permettraient d'établir des procédures afin de décontaminer des sols, pour que des sites précédemment contaminés puissent être retournés à l'utilisation publique. Dans le futur, Dr Caron espère développer des critères liés aux données géochimiques qui permettront de mieux évaluer la propreté des terres. Il espère aussi développer des méthodes analytiques pour le césium, afin de contribuer à la surveillance environnementale à long terme suivant le désastre de Fukushima. Il essaie également de s'impliquer pour le suivi environnemental du déclassement de la station de Gentilly, surtout pour le devenir du carbone-14 dans l'environnement.

Téléphone à clapet > Téléphone intelligent



Chanel Pfahl
cpfahl@laurentienne.ca







Non, je n'ai pas mis la flèche dans le mauvais sens. Tout récemment, je me suis débarrassée de mon iPhone pour de bon. Je l'ai tout simplement donné à quelqu'un qui voulait prendre mon contrat Bell, et je me suis acheté un téléphone à clapet bien simple.
J'avoue que pour les quelques premiers jours, le fait de ne pas avoir un téléphone intelligent semblait assez limitant. Tout d'abord, envoyer des messages textes est devenu un vrai défi : mes habiletés de textage de la 7e année ne me sont pas revenues comme prévu. À 2 h du matin, je ne pouvais plus rapidement obtenir le numéro de téléphone du Pizza Pizza pour savoir s'il était encore ouvert. Je ne pouvais pas, non plus, jouer à Trivia Crack n'importe quand ou poser des questions niaiseuses à Siri. Et il vaut mieux ne pas aborder le sujet de la caméra pitoyable.

Pourtant, le choc initial de ne plus être accompagnée d'un petit robot partout où je vais est disparu aussi vite qu'il est apparu. Je ne pourrais pas vous dire à quel point c'est libérant de se promener sans ce genre de souci permanent de manquer quelque chose d'important, que ce soit sur un réseau social, mon courriel ou autre. Je sais que si le message était si important que ça, mon téléphone sonnerait. D'ailleurs, le fait de ne rien avoir à faire en attendant un rendez-vous quelconque ou en attendant l'autobus me permet de prendre ces moments de plus pour réfléchir, regarder autour de moi et devenir beaucoup plus consciente de ce qui m'entoure.

Bien sûr, l'autre avantage incontestable de ce téléphone archaïque est la durée de vie de sa pile – c'est une si belle chose de ne pas devoir constamment recharger son téléphone. Une fois par semaine suffit. Ma facture mensuelle actuelle n'est que le tiers de ce qu'elle était avec mon iPhone. Qui est plus, je suis certaine que je pourrais l'échapper mille fois avant qu'il ne s'en aperçoive. Vous voyez, il n'est pas très « smart »!

lorignal@laurentienne.ca

L'art-thérapie: l'expression de l'inconscient

Depuis le milieu du 20è siècle, une nouvelle forme de thérapie promouvant l'expression de l'inconscient à travers les arts visuels fait ses preuves: l'art-thraépie. Alliant la production artistique à la réflexion verbale, l'art-thérapie peut, dans bien des cas, s'avérer plus bénéfique que les techniques conventionnelles de psychothérapie.

En faisant appel à la création artistique, l'art-thérapie présente un avantage non négligeable. «Des fois, on n'a pas les mots pour exprimer ce qui nous trouble, et les arts visuels nous permettent ainsi de combler les lacunes des thérapies conventionnelles», affirme Sonia Lamontagne, auteure et diplômée en art-thérapie.

Dans une session de thérapie, l'art-thérapeute demande à son patient, quelles que soient ses compétences artistiques, de créer une oeuvre d'art qui constituera la base d'une réflexion plus poussée. «En art-thérapie, ce n'est pas le produit fini qui est évalué, mais plutôt tout le processus de création», selon Mme Lamontagne. Ainsi, par exemple, le choix du médium à utiliser dans la création artistique en dit plus sur le patient que l'esthétique générale de l'oeuvre finale.

Anne-Marie Jobin, auteure et art-thérapeute ne doute pas non plus des vertus thérapeutiques des arts visuels. «L'oeuvre du patient constitue un miroir de ce qu'il ressent et c'est à partir de la réflexion qui s'engage par la suite qu'il parvient à prendre du recul et découvrir de nouvelles choses à propos de lui-même», dit-elle.

L'art-thérapie, qui peut aussi servir au développement personnel, peine tout de même à prendre son envol. Selon Mme Jobin, plusieurs avancées ont été réalisées dans le domaine. Cette forme de thérapie adopte aujourd'hui un mélange éclectique de techniques recourant au langage symbolique et qui constituent un excellent complément aux outils rationnels auxquels la psychothérapie traditionnelle fait appel.



Patrick Vaillancourt
ph_vaillancourt@laurentienne.ca

L'ABC du jardinage printanier

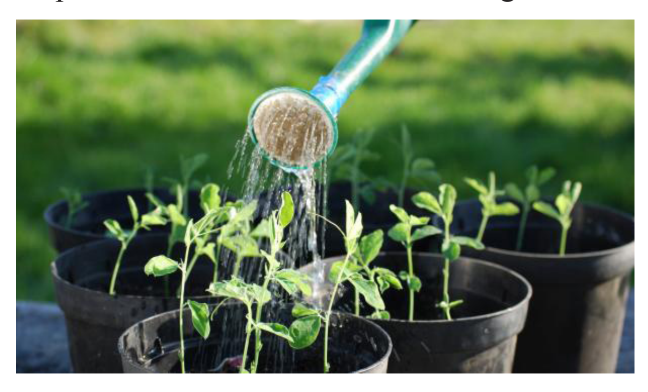
Ah le mois de mars! L'hiver tire à sa fin, le printemps pointe son nez puis la fonte des neiges nous fait réaliser à quel point les gens ne ramassent pas les petits tas de bonheur que laissent leurs chiens. Avec la période d'examens qui approche, le mois de mars est aussi synonyme de bonheur. Pourquoi, me demandez-vous? Parce que c'est le temps des semences!

Effectivement, le mois de mars s'avère être un temps de l'année particulièrement attendu pour les gens qui aiment bien jardiner. C'est enfin le temps où l'on ensemence nos grains pour le potager – communément appelé jardin. Mais pourquoi, me demandez-vous, se donner corps et âme pour une plante qui portera du fruit pendant seulement quelques mois? Parce que c'est bien meilleur frais! Nombreuses sont les fois où l'on achète une tomate de magasin qui n'a aucun goût. Il ne faut pas laisser ce fruit rouge plastifié- sans vie, sans arômes! - vous tromper : la tomate réelle est remplie de saveur et goûte l'été. En fait, les tomates style magasin ne mûrissent pas au soleil, mais plutôt dans des salles où l'on y injecte un gaz. Ainsi, la tomate rougit de l'extérieur vers l'intérieur. Votre tomate a un centre vert? Elle est artificielle. La tomate style jardin (ici, j'entends la culture naturelle) mûrit de l'intérieur vers l'extérieur dans des conditions normales. Ainsi donc, si vous faites pousser vos propres légumes, vous avez le contrôle total de vos aliments. Voilà ce que j'essaie de souligner et mettre en valeur ici. Trop tristes sont les concombres anglais plastifiés, les brocolis à 18,99$ puis les fèves vertes style carton que l'on retrouve dans le fond d'une boîte. Depuis les dernières années, un mouvement de clean eating semble s'être développé: les gens donnent l'impression d'être plus conscients de ce qu'il veulent manger. Ma philosophie : si on peut le faire chez soi, ça en vaut la peine! Et en plus, on sauve de l'argent. Yé!

« Mais comment cultiver la terre, je ne suis qu'un humble étudiant ? » C'est assez simple : vous n'avez pas besoin d'un grand espace. Vous devez vous procurer quelques matériaux. J'utiliserai, à moins d'indications contraires, l'exemple de la tomate. Gardez en tête que chaque type de légume (oui, la tomate est un fruit, mais ça ne m'empêche pas de la traiter de légume!) entraîne un processus différent. La procédure est cependant la même.

Certes, vous pouvez acheter des graines de marque Mackenzie à votre Canadian Tire local. Si vous êtes patients et que vous vous y prenez assez tôt, le site internet de Veseys saura vous accommoder. Vous aurez aussi besoin de pots (Home Depot- le jeu de mots n'est pas intentionnel), de terre (ce qu'on appelle du potting mix) puis une source de lumière (j'y reviendrai). Donc, vous mettez de la terre dans les petites cellules (qui, à leur tour, sont placées dans un long contenant rectangulaire de plastique noir à 0,99$), vous semez les graines selon les directives sur l'emballage (1/4 de pouce pour les tomates) puis vous arrosez. Mais attention, n'arrosez pas par le haut : vous risquez d'enterrer la graine. Faites-le plutôt par le bas. C'est pour cette raison que les petites cellules ont des trous : l'eau sera absorbée du bas, jusque vers la surface.

En ce qui a trait à la source de lumière, il est préférable de placer les plants sur le bord d'une fenêtre côté sud. De cette façon, ils ne pousseront pas tout en longueur et minceur. Mais que faire si vous n'avez pas de fenêtres ni le sens de l'orientation? Vous pouvez concocter une petite structure (Google) à l'aide de pipes PVC qui soutiendra une lumière fluorescente. Utilisez des lumières Soft white, préférablement des T8. L'important, c'est que l'ampoule soit allumée pendant 14 à 16 heures par jour, à deux pouces du haut de vos plants. Comme vous l'avez sans doute deviné, plus la plante grandit, plus vous devez lever la source de lumière. Vous voulez faire pousser des concombres? Pas de problème : suivez le même processus en respectant les directives sur l'emballage.



Essentiellement, il faut arroser les plantes et leur offrir de la lumière. Lorsque les racines commencent à faire un tourbillon dans la petite cellule, c'est le temps de les transplanter comme le dit ma grand-mère. Vous prenez tout simplement le plant et le placez dans un contenant plus grand en y ajoutant de la terre. Les contenants de yogourt grec Oïkos de 850g sont d'une grosseur idéale pour les tomates.

Au mois de mai, lorsqu'il fait chaud à l'extérieur (environ 15ºC), sortez vos plants 1 heure par jour pour les acclimater au soleil et au vent. Plus vous les sortez souvent, plus vous augmentez la durée d'exposition aux éléments de la nature. Enfin, une dernière fois, vous transplantez les plants dans un grand pot, préférablement des contenants de 5 gallons. Les tomates devraient profiter.

Voici donc, en style télégraphique, l'essentiel :

- Ensemencez
- Arrosez (du bas)
- Assurez-vous d'avoir une source de lumière pour les temps froids
- Transplantez (pots de yogourt)
- Acclimatez
- Transplantez (seau/chaudière de 5 gallons)

Je vous suggère de commencer vos plants de tomates le plus tôt possible. Les miennes ont été ensemencées à la fin février et elles mesurent déjà quelques pouces de haut! Les piments devraient être ensemencés aussi : ils ont besoin d'une longue saison chaude. Les concombres peuvent être plantés en avril. Tous les autres légumes peuvent être semés à la fin mars, ou début avril. Les directives sur l'enveloppe vous indiqueront à quel temps, avant le début de la saison en juin, les légumes doivent être démarrés.

Vous voulez vous pratiquer avant d'entreprendre un tel projet? Faites-le avec des graines d'oignons. [Parenthèse : je suis incapable d'accepter la nouvelle orthographe du mot oignon! C'est injuste!] L'oignon est indestructible. Vous pouvez semer un paquet de graines – pas des bulbes, des graines - d'oignons dans un petit contenant 8'' x 10''. Lorsque les racines sont assez enracinées, vous séparez les oignons et les transplantez individuellement dans de plus gros contenants. Vous aurez des oignons à volonté!

Bref, s'il y a une chose que j'aimerais que vous reteniez tous de cette diarrhée verbale sur les bienfaits du jardinage, c'est que l'art de faire pousser son propre garde-manger est à la fois satisfaisant et gratifiant. Il n'y a rien de mieux que de manger des légumes frais que l'on a fait pousser soi-même. Si vous voulez plus d'informations sur le sujet (et en passant, félicitations d'avoir lu jusqu'ici!), je vous suggère fortement de consulter la chaîne YouTube de Gary Pilarchik (The Rusted Gardener) qui saura vous instruire davantage. Alors, qu'attendez-vous? Enwéyez! Au magasin!